

§

Un jugement quasi officiel des lettres et des arts sous le Second Empire. — A propos d'un gazetier d'autrefois, qui s'était moqué de *Tristan et Isolde*, Auriant constate dans le *Mercure* du 15 avril (*Echos*, p. 446) qu'on avait mauvais goût sous le Second Empire. Nous pouvons citer un ouvrage semi-officiel, qui date de cette époque, et où les jugements sur l'art et la littérature atteignent à un tel degré d'erreur et de sottise qu'il faut le voir pour y croire. Il s'agit d'une *Histoire populaire contemporaine de la France*, qui fait suite à l'*Histoire populaire de la France*, qu'avait publiée, chez Hachette, Victor Duruy. Ni l'une ni l'autre ne porte un nom d'auteur. Mais elles sont conçues sur le même modèle, portent de nombreuses illustrations dues aux mêmes artistes, ont leurs titres disposés de la même façon, dans les mêmes caractères, avec les mêmes ornements; et enfin, si l'*Histoire contemporaine* n'est pas de Duruy en personne, elle est de ses collaborateurs et disciples, et c'est sous ses auspices qu'elle a été présentée.

L'*Histoire populaire* de Duruy va jusqu'à la mort de Napoléon I^{er}; elle parut en 1863. L'*Histoire contemporaine* la suivit immédiatement (de 1864 à 66). Chacune est en quatre volumes grand in-octavo, qu'on trouve encore souvent aujourd'hui chez les bouquinistes.

Duruy fut ministre de l'Instruction publique de 1863 à 69. Plus tard, il fit partie de l'Académie des inscriptions, de l'Académie des sciences morales et enfin de l'Académie française; et tout lettré sait que son *Histoire des Romains* est encore très estimée.

Or, dans cette *Histoire contemporaine*, dont il fut au moins l'inspirateur et à laquelle son prestige de grand-maître de l'Université donnait une sorte d'autorité particulière, les chapitres consacrés à la revue des lettres et des arts appellent les remarques suivantes.

En général, les œuvres de valeur qui avaient conquis la renommée sous la Restauration ou la monarchie de Juillet (celles de Lamartine, Hugo, Balzac, etc.) sont jugées sans trop d'absurdité. C'est que celles-ci étaient déjà classées par la critique. Mais, pour les quinze ou vingt années qui précèdent 1866 (date du dernier volume), c'est l'aveuglement pur et simple.

La poésie d'abord. Victor Hugo a gâté son talent; ni les *Contemplations* ni la *Légende des Siècles* ne valent les recueils de sa jeunesse. Béranger, mort depuis peu, est célébré comme un grand poète. Dix-huit lignes sont consacrées à Victor de Laprade et deux lignes et demie seulement à Leconte de Lisle. Les voici :

M. Leconte de Lisle se modèle sur M. de Laprade; il décrit bien; il travaille son vers; sa poésie ciselée manque d'âme.

L'historien ne peut « résister au plaisir » de citer vingt-deux vers du père Viennet, ni de reproduire l'inepte sonnet *Les Deux Cortèges*, de Joséphin Souvary, dont il admire l'« art infini ». Il accorde à Ed. Grenier une meilleure note qu'à Leconte de Lisle :

M. Grenier a de l'élévation, de la justesse dans les idées; son vers a du mouvement, de la chaleur et, chose bien estimable dans notre temps, l'auteur respecte le goût.

Thalès Bernard aussi est mieux traité que Leconte de Lisle. Et l'on signale avec faveur Dupontavice du Heussey, Charles Alexandre, Rhéal, M. N. Martin, les « beaux vers » d'Eugène Mordret, le beau poème *Italia mia*, de Lebailly, dont un échantillon est offert à l'admiration du lecteur. Mais...

Mais on chercherait en vain le nom de Baudelaire.

Le chapitre sur le roman. Ah! voici le nom de Flaubert. C'est vite expédié. Le critique lui reproche d'être « de moins bonne école » qu'Edmond About et continue ainsi :

M. Flaubert s'est fait le peintre de la réalité, quelquefois la plus vulgaire, souvent la plus triste. Son roman de *Madame Bovary* lui a valu une rapide réputation. Mais s'il plaît par le talent, il repousse par le peu de moralité des peintures.

Quant à M. Feydeau, il a dû un succès trop peu mérité à l'exagération du système de M. Flaubert.

Il faut plutôt lire, dit l'historien (c'est-à-dire plutôt que Flaubert et Feydeau), il faut plutôt lire Gozlan, Enaut, Ulbach, Saintine, Achard, Mme Ch. Reybaud, Assolant, Muller, Alfred des Essarts, Elie Berthet, G. de La Landelle, Ernest Serret. Mais...

Mais nous cherchons en vain le nom de Stendhal.

Pour nous dédommager, nous pouvons, parmi les gravures, admirer quelques portraits de romanciers d'élite, chaque portrait accaparant presque une page : ce sont Octave Feuillet, Edmond About et... Elie Berthet.

Le dernier portrait est celui de Meyerbeer, car cette revue des choses de l'esprit — hélas! — se termine par la musique, et Meyerbeer a les honneurs d'une étude enthousiaste, près de 100 lignes. L'historien raconte ses débuts, ses voyages, l'effet de ses premiers opéras, et soudain, pris d'un subit accès de lyrisme, il s'écrie :

Arrivons bien vite à la date mémorable, à l'éclatante apparition d'un chef-d'œuvre qui n'a pas eu de modèle et qui n'aura pas d'imitateurs... Meyerbeer se révèle tout à coup, le front couronné de l'immortelle auréole; il arrive avec un monde nouveau, il a trouvé sa voie, il a créé, de toutes pièces, le nouveau drame musical, et il a marqué en même temps la limite du genre; il a dit à ceux qui seraient tentés de le suivre : « Vous n'irez pas plus loin! »

Je n'ai qu'à citer ses grandes œuvres, jouées sur tous les théâtres du monde, traduites dans toutes les langues et que tout artiste sait par cœur : *Robert le Diable*, les *Huguenots* et le *Prophète*...

Il est inutile, assurément, de faire remarquer combien cet ordre

impératif : « Vous n'irez pas plus loin ! » mis dans la bouche de Meyerbeer, paraît aujourd'hui comique. Cependant, l'enthousiasme pour la musique de *Robert le Diable* n'empêche pas notre historien de rendre hommage à des compositeurs tels qu'Ambroise Thomas, Victor Massé, Mermet, Maillart, etc. Mais...

Mais c'est en vain que vous chercheriez le nom de Berlioz. Et pourtant, quand l'historien de 1866 discernait ses couronnes, la *Damnation de Faust* était connue (c'est-à-dire méconnue) depuis déjà vingt années.

Allons-nous triompher de ces jugements, prononcés voici 70 ans ? Ferons-nous comme le Pharisien, et louerons-nous le Seigneur de ne pas nous avoir faits pareils à ces mauvais critiques ? Mais qu'advient-il de notre assurance et de notre superbe, si nous pouvions voir comment la postérité, dans 70 ans, parlera de nos jugements sur les hommes et les choses d'aujourd'hui ?

Au lieu d'enfler notre orgueil, l'exemple de nos devanciers doit nous rendre modestes, pleins de doutes et de craintes. Tâchons d'être moins sots et plus justes qu'eux ! Mais...

Mais, à voir ce qu'on voit, il y aurait là-dessus trop de choses à dire. — L. M.

§

A propos d'un article de Sir Thomas Barclay. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Le 12 avril 1936.

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

Monsieur,

Je suis un lecteur assidu de votre Revue ; ma prose a eu autrefois l'honneur d'être insérée dans ses « échos » ; j'ai pu apprécier, comme tous les autres lecteurs, l'éclectisme dont se vante, à juste raison, ce périodique.

Aujourd'hui cependant, ce lecteur ne peut s'empêcher de venir vous confirmer ce qu'il pense sur un article paru à la page 187 du fascicule du 1^{er} avril courant.

Le rédacteur du thème — sir Thomas Barclay — me paraît faire découler du traité de Versailles la situation peu enviable dans laquelle git aujourd'hui notre pays.

A qui doit-on ce traité ? — Votre correspondant reconnaît avoir été l'ami du Président Wilson. Il a vraisemblablement été aussi l'ami du Premier anglais Lloyd George, bien qu'il soit muet sur cette dernière fréquentation...

Dans sa longue dissertation — *ad usum Delphini* — que n'a-t-il parlé de l'évacuation, hélas ! prématurée, de la Rhénanie par nos anciens alliés ou associés, qui a entraîné notre propre évacuation.

Si c'est au-dessus de la mêlée que notre auteur veut se tenir, à l'instar de Romain Rolland, le noble geste de ce philosophe doit, à mon avis, être suivi jusqu'au bout, et ce n'est pas seulement à nous qu'il devrait s'adresser, ne fût-ce que pour engager ses compatriotes à nous conserver leur aide précieuse et désintéressée.

C'est le cœur plein d'amertume que, de l'extrême Sud-Est du territoire,